

Voir la mère nue

« *J*e ne suis qu'une femme », dirai-je à la suite de Lou Andréas Salomé. Je ne suis qu'une femme, mais saurais-je, de là, parler de cet « être femme » ? Saurais-je dire quelque chose de cette différence des sexes dont on parle tant, dont on parle toujours sans cesser de se buter à son énigme ? Discours périlleux, s'il n'est pas d'emblée prétentieux, qui se place aussi dans un repli défensif : qui peut dire quelque chose du féminin sans presque le regretter ou sans craindre d'entendre un : « ce n'est pas ça ! » ? Qui peut échapper à cette diagonale qui traverse le discours de Freud dans cette impossibilité de définir la féminité de façon positive : toujours le « ce n'est pas ça » qui épingle le féminin autant dans son énigme que dans son refus.

Et dire que je suis de celles qui grognent lorsque l'on tente de fixer ou d'assigner une caractéristique bien spécifique à *la* femme ou un tracé au féminin. Et encore plus lorsque l'on tente de dire qu'il y a « du féminin chez tous les individus », niant ainsi *la* différence ou recherchant ce qui semble être de nos jours de bon ton : un peu de féminin en chacun de nous et nous

serons sauvés ! Aventure hasardeuse donc que de tenter d'échapper à son propre mystère !

Ainsi, « je ne suis qu'une femme » aux prises avec la petite fille dans la femme, la mère dans la femme ou la femme dans la mère, avec la sœur et l'amante, avec l'analysante et l'analyste : voies tracées par le ventre, par la chair, par les lèvres qui, pour se palper et se hérissier, n'en restent pas moins difficiles à se dire. Le savoir sur soi, sur son sexe comme sur son genre, est d'entrée de jeu, pour la petite fille, difficile d'accès. C'est un savoir, comme son sexe, qui reste longtemps caché, replié, enchâssé presque. Un savoir sujet à rester longtemps défini comme quelque chose de flou ou dont la représentation visuelle, si importante alors, se donnera comme une épreuve que le miroir et les planches d'anatomie viendront résoudre beaucoup plus tard.

Souvent la question du féminin se relie au miroir, souvent la beauté du corps se cherche en traversant le tain du miroir, en questionnant le regard qui viendrait du fond. Alors d'ici, de cette question du voir, de se voir, de se trouver pour la petite fille, et donc de se montrer, peut-on poser la réflexion de la psyché comme ce qui, avec le regard de la mère, sera sans cesse interrogé : « dis-moi ce que tu vois », « dis-moi ce que je suis ». Et convenons que la réponse, parfois, tarde à faire contour. Et que le miroir parfois se fait aveugle. Laissant la petite fille dans un profond désarroi quant à la représentation qu'elle se fait d'elle-même.

C'est donc, comme le dit Pontalis¹, du lieu de mon aphasie que j'écris, que je parle. De mon aphasie secrète, de mon désir de petite fille et de femme, questionner d'un lieu féminin — autant réel que fantasmatique — ce qui se met en place dans le transfert d'une femme à un homme, d'une femme à une femme, d'un homme à une femme. En sachant pourtant que l'on ne joue pas ainsi avec le diable sans risquer de se brûler les doigts. Ou d'être brûlée vive dans cette esquisse païenne. Tant risque de s'érotiser le savoir sur la femme en analyse. Tant est impossible de questionner le lieu du transfert, le lieu des transferts sans que l'économie des désirs ne mette à nu la part d'érotisme et d'homosexualité qui traverse l'analyse des femmes.

Qu'est-ce qui conduit une femme à vouloir faire une analyse avec une autre femme ? Et ce, autrement que dans le libellé conscient de sa demande ou dans la position politique qui la fait s'adresser aux femmes ? Qu'est-ce qui conduit un homme, un jeune homme, à s'adresser à une femme, alors qu'il semble avoir été si blessé par une première femme, alors qu'il y a presque perdu son âme et que son sexe n'est pas sorti indemne de ce premier rapport amoureux ? À quel destin de répétitions tente-t-il alors d'échapper ? Que vient chercher chez moi cet homme qu'un père mort trop tôt a abandonné à une mère et à des sœurs ? Et cette femme, au sortir d'un agir homosexuel qui l'a surprise et bouleversée, que vient-elle me demander dans cette analyse ?

Autant de demandes, autant de risques aussi. Peut-être, paradoxalement, un peu plus de risques, me semble-t-il, quand la femme qui s'adresse à moi se définit par l'hétérosexualité. Les agirs homosexuels — quand ils se présentent dans la cure, excédant les fantasmes et les aveux — seront des épisodes chargés d'inquiétude, pour elle comme pour moi. Une grande inquiétude, en fait. Parce que nous serons amenées, elle et moi, à refaire le chemin qui nous mène à « être femme », à voir combien il est périlleux de tenter de savoir ce que signifie cette identité et comment s'y formule le désir, comment y prend corps le désir. Parce que devra s'y dessiner, s'y révéler la part homosexuelle du désir au féminin : comme pour tous les désirs, il est impossible de prévoir les divers mouvements du corps et de l'âme qui s'ensuivront. Du corps et de l'âme dans ce « corps à corps de la vie psychique² » qui marque la cure. Du corps et de l'âme : la libido ne consent pas toujours à se satisfaire de la parole qui nomme le désir. Ni d'être contenue dans la cure qui fragilement tente de circonscrire le transfert brûlant, qu'il soit d'amour ou de haine.

En deux temps donc, mais sans épuiser toutes les variations singulières, deux figures du transfert au féminin : le *petit garçon manqué*, le *devenir femme* ; je garderai pour un autre temps, un autre chapitre, l'élaboration d'un transfert érotique d'un homme à une femme.

La première figure, *celle du petit garçon manqué* a été construite un peu à la manière d'une typologie, me servant d'un certain nombre de cures qui

la faisaient, à un moment ou à un autre du trajet analytique, émerger. Vous y reconnaîtrez, je l'espère, des traits disparates qui peuvent, même dans leur incohérence, vous parler de cette variation particulière de l'enfance de certaines petites filles.



Le petit garçon manqué

D'Électre à Clytemnestre : « Voilà la première fois que tu te penches vers ta fille, mère. Tu dois avoir peur. [...] Je ne suis pas inscrite à l'association des femmes. Il faudra une autre que toi pour m'embaucher³. »

Et d'une analysante qui me dit, lors de la séparation des vacances : « Je voudrais être votre petit garçon pour que vous me gardiez avec vous, ou votre petite fille quand vous en aurez envie. »

Entre la peur de trop ressembler à la mère et le sentiment de lui être trop étrangère, dans cette ambivalence qui peut mener certaines petites filles à l'épouvante, s'inscrit le fantasme d'être « le petit garçon de la mère ». Fantasme qui s'élabore autour de ce qui se donne, dans le roman familial, comme une certitude : le père ou la mère ou les deux parents désiraient un fils qu'ils n'ont pas eu. Face à cette déception ressentie très précocement, la petite fille se perçoit comme un garçon. Elle deviendra d'une façon assurée à l'intérieur d'elle-même, *le manqué-le manquant*, le petit garçon désiré. Sans moquerie : non pas le *petit garçon manqué* qui ferait l'objet de reproches ; sans rien altérer non plus à la beauté de son corps et de son visage qui va ainsi garder très longtemps son allure juvénile ; plutôt celle qui se croit autorisée à remplacer, de façon convaincue, celui qui n'est pas venu. C'est cette assurance quasi tranquille que l'analyse va venir battre en brèche à travers un transfert très particulier.

Cette croyance psychique — « être un petit garçon » — se met en place très tôt, prenant l'avant-scène de la cure, avant que puisse s'énoncer l'immense amour pour la mère, au lieu même de cet amour. La cure reprend alors le moment où la toute petite fille, dans son développement, au sortir de la

passivité de la séduction liée aux soins maternels, se trouve en désarroi, en manque de mère, pourrait-on dire, laissée pour compte par une mère qui est occupée ailleurs ; c'est l'image d'une mère qui évoque *la mère étrangère* contre laquelle, pour survivre, la petite fille cherche désespérément à être. Une mère engoncée dans un narcissisme oral, une mère petite fille elle-même, encore aux prises avec les femmes de son enfance, mère et sœurs, ou peu portée à investir le corps de la petite fille qu'elle vient de mettre au monde. Une mère d'une scène primitive à teneur homosexuelle ou empêtrée dans un œdipe mal défini.

De sorte que ce fantasme — être le *petit garçon* — se donne à la petite fille comme ce qui permet le rapprochement avec le père : nous sommes deux enfants orphelins de mère, deux complices, deux enfants qui jouent ensemble, partageant des activités dont la mère est exclue ou dont elle s'exclut elle-même. À ce niveau, être comme le père, être avec lui, ne vise aucune sexualisation des rapports. Du moins pas d'une façon repérable⁴. Plus encore, être ce *petit garçon*, pour un temps du moins, représente, de façon fantasmatique, une mise à distance de la sexualité. Les jeux sérieux auxquels le père et la fille se livrent alors viseraient à se situer « hors du champ de la sexualité », champ dont la mère ou les femmes seraient les gardiennes ou les cerbères.

C'est de ce côté des « choses sérieuses » partagées avec le père que viendra se ranger la curiosité. Comme un mouvement d'activité plutôt que de passivité, donc un mouvement qui restera affecté du coefficient du masculin. La curiosité intellectuelle : voir, savoir, apprendre, découvrir le monde, devenir chasseur comme le père ou intelligent comme lui, lire des livres sur ses genoux, écouter ses histoires fabuleuses, construire des villes avec lui, tout ce que le père semble apprécier lui est fourni par « le p'tit bonhomme » de service. Et à travers cette curiosité, au travers et avec elle, se faufile la curiosité sexuelle. Celle-là, pourtant si importante, est difficilement prise au compte de la mémoire, dans le transfert ; curiosité qui questionne le corps de la mère et celui du père, la venue des bébés, qui s'interroge sur le corps des frères ou sur le sien propre, vérifiant la présence ou non du pénis, son détachable, son à-venir. Curiosité intellectuelle mise de l'avant, alors que d'une façon inavouable, secrète, s'y love la curiosité

sexuelle qui longtemps, dans la cure, sera difficile à dire et à reconnaître. Pas présentable à l'analyste-femme ni à soi, petite fille.

L'analysante ne se souvient pas, ne se rappelle pas de la petite fille curieuse tant l'interdit, le plus souvent attribué à la mère, recouvre, voile, garde dans l'ombre et dans l'informulé les premières recherches sexuelles. Plus tard, beaucoup plus tard, devant l'analyste, dans la cure, les jeux plus élaborés autour des seins, des poupées, des cousines, des soutiens-gorge de la mère seront accessibles au souvenir. Mais les premières découvertes restent non-reconnues et secrètes. Comme celle du non-pénis de la mère. De la sexualité entre les parents. Des grossesses. Non reconnues parce que autrement, c'est l'oblitération de la sexualité qui serait battue en brèche, ou la différence sexuelle qui se poserait comme obligatoire. S'imposerait là où, justement, tout est mis en place pour faire « comme si » elle n'existait pas.

Alors que le corps de la mère nue est souvent vu, son souvenir est raconté dans les teintes de l'indifférence : prendre son bain avec sa mère, oui, mais sans curiosité sexuelle, sans séduction apparente. Ou même dans un dégoût scellé sur lui-même à l'évocation des gestes de toucher ou dans la banalité des scènes où le découvreur, la petite curieuse reste bien cachée, tapie. Dans cette inscription du sexuel qui tente pourtant d'en neutraliser les effets, dans ce qui se dépose, s'enregistre et est mis en attente pour être repris plus tard, dans l'après-coup. Dans le silence pulsionnel que semble exiger la mère. Puisque celle-ci a beau être porteuse de sexualité, d'une certaine sexualité, d'une sexualité qui semble s'adresser, malgré tout, au père ou aux garçons, elle n'en demande pas moins à la petite fille ne de point en avoir. Comme si le trouble ne saurait trouver lieu entre la mère et la fille. Mouvements divers d'occultation de la sexualité que la cure psychanalytique de femme à femme viendra d'abord redoubler dans le transfert. Là où se croisent la remémoration, la répétition et l'élaboration.

En séance, la patiente raconte, se raconte, me raconte les choses en les colorant de ce même silence pulsionnel ; par exemple, dans le récit des moments où la petite fille va se réfugier dans le lit des parents. S'y retrouver souvent, entre les deux, pour une partie ou une totalité de la nuit, ou s'y retrouver mise là par la mère, *à la place du père momentanément absent* ; la

voilà encore qui refuse d'y voir toute connotation sexuelle, toute curiosité sexuelle. Toujours une « bonne raison » y mène la petite fille et l'y fait rester. Une de ces bonnes raisons, à part les terreurs nocturnes et les maladies, c'est le *pipi-au-lit*.

Bon nombre des patientes qui ont à l'intérieur d'elles une histoire de *petit garçon* ont aussi une longue histoire de pipi-au-lit. Incontrôlable. Énigmatique. Et grande source de malaise. Bien sûr, il s'agit de tenir tête à la mère. Bien sûr, nous pourrions dire, de l'extérieur, qu'il s'agit de s'opposer à elle, de l'embêter avec les draps, les lessives, les piqués. Mais au prix de quelle honte ! Si l'on remarque que la disparition du geste voisinerait d'assez près l'arrivée de la puberté et des règles (tout ne pouvant pas s'échapper en même temps, s'écouler en même temps), peut-on dire qu'il s'agit là d'une identification au « faire-pipi » du père ? Les séjours dans le lit des parents renseignent-ils la petite fille sur comment se font les bébés ? Et uriner *sur/pour* la mère pourrait-il permettre de lui donner des bébés, comme peut le faire le père ? Avant que la petite fille ne se tourne vers le père et ne lui demande de lui donner, à elle, des bébés, des petits garçons comme il semble tant les aimer, se place-t-elle tout comme le père, au creux du lit, face à la mère, dans une position de géniteur potentiel ? Et dans ce qui deviendra une rivalité avec le père : qui de nous deux, petits garçons, séduira mieux la mère ? À qui de nous deux, petits garçons, la mère répondra-t-elle, puisque au fait d'aimer la mère comme « seul un petit garçon peut le faire » correspond le fantasme « d'être aimée d'elle comme seul un petit garçon le mérite⁵. »

Relié à cette énurésie, mais sans qu'il soit toujours possible d'en voir les liens, les relations contiguës dans le temps, dans un avant ou un après restant sujettes à l'après-coup, se dresse l'interdit de la masturbation. Un interdit attribué à la mère⁶ qui surprend alors sa petite fille, celle-là même qui feignait de se situer hors du champ de la sexualité en se rangeant du côté du père. Et qui la surprend dans un geste d'autonomie et d'excursion dans la région du plaisir, du sexuel ; geste que la mère ne semble pas être capable de recevoir ou de tolérer. Un interdit, une réprobation dont la sévérité fait souvent marque dans le souvenir. Même si cet interdit pourra subir, entre autres, deux sorts différents : soit que d'une façon très efficace il opère un

grand silence sur la masturbation, silence qui l'efface presque de la mémoire avec pourtant des traces de gestes, de sueurs, de balancements qui en indiquent la présence obscurcie. Soit que, se jumelant à la honte du pipi-au-lit, l'interdit de masturbation ne soit point respecté. Gardé dans la transgression. Et la culpabilité. Comme la face cachée d'un interdit dont l'énurésie serait, malgré tout, la face montrée ou montrable. Ce qui va concrètement permettre de chercher punition ou réprobation, mais agissant au nom de quel geste en particulier, de quelle transgression contre la loi de la mère ? Dans quelle opposition à la mère ? Et attirant, indéfectiblement, le contre-transfert de l'analyste du côté de la question de la sexualité.

Être un petit garçon, quand on l'est tout en étant manifestement une petite fille, c'est aussi s'opposer à la mère. C'est garder juste derrière le battement de ses cils, la moue des lèvres et la fermeture des gestes, une toute petite distance qui permet à tout moment de se sauver et d'affirmer, tel Électre : « Je ne suis pas comme elle ». Qui permet de s'en démarquer plus ou moins violemment. La mère, l'étrangère. Celle que la similarité des corps ne rend pas accessible. Celle qui semble se satisfaire de ce petit garçon manqué qui laisse intact son féminin à elle. Celle qui ne donne pas accès à la rivalité. Alors, tout ce qui se met en place, chez la petite fille, pour converger vers l'affirmation de soi dans ce « non » fondateur du sujet, toute l'hostilité, la colère, la crise à l'égard de l'étrangère se verra rangé du côté du petit garçon. Mis au compte du petit garçon en elle. Du masculin qui prend alors cette teinte précise, qui rassemble alors toute une série d'images que l'on pourrait tout aussi bien ranger ailleurs sous « la méchante ».

S'agit-il de l'image sociale de la petite fille propre et douce qu'il faut alors respecter ? Possible. Mais surtout il s'agit du geste pour se différencier de la mère. Et s'en différencier en prenant un autre sexe que le sien, un autre genre qu'elle, pour bien établir la distance et réussir à sortir d'un engouffrement auquel le trop grand amour souhaité conduirait inévitablement. Ou éviter un désert que l'absence de regard de la mère aurait frigorifié. *Détruire*, alors. Avec la certitude, à un moment donné, d'avoir été l'objet de la destruction de la mère, d'avoir été châtrée par elle, exilée d'elle, d'avoir été privée d'un potentiel destructeur pour lequel on

reconnaît les droits d'en user aux petits garçons seulement. Eux, ils y inscrivent leurs signes de virilité qui suscitent tant de plaisir dans le regard de la mère. Pour les petites filles, la destructivité devra subir un autre sort. Refoulée ? Peut-être. Mais surtout, puisqu'il faut survivre, la destructivité *entre dans le maquis*. Prend des voies détournées. Et fera en sorte que se sentiront méchantes toutes celles qui auront à dire « non ». Toutes celles qui devront se montrer insoumises et par là, se croiront trop masculines face à toutes les demandes qui leur seront formulées.

Dans la cure, cette position mène à buter sur ces mots : « *Pourquoi me mettrais-je à vous dire tous ces secrets, vous n'êtes qu'une étrangère !* » Souvent, nous nous trouvons prises dans le silence ou dans le secret qu'il ne sert à rien de dire à la mère qui n'y comprendrait rien ou qui chercherait à tout interdire. Non, dans la cure, pas question de capituler ou d'admettre un lien avec moi qui réveillerait trop vivement une vieille douleur. Ou qui obligerait à modifier les genres et les ressemblances.

Vers quel destin dérivons-nous ainsi ? Vers quelle déroute le vacillement des figures familières risque-t-il de nous mener, elle et moi ? Se présenter à moi *comme petit garçon*, prête à me satisfaire, prête à nous garder dans un silence pulsionnel protecteur, est-ce là, croit-elle, me sauver la vie ? Si elle reprend à son compte toute la haine, toute la colère, toute la vitalité du petit garçon, de quels éclats le transfert va-t-il se trouver secoué ? Si les rêves représentent l'analyste comme celle qui poursuit, torture, et bat, dans un théâtre de guerre entre des ennemis étrangers, verrons-nous en séance se dérouler ce jeu de massacre dont il n'est pas sûr qu'elle pourrait longtemps en supporter le prix ?

Ou doit-on espérer que ce qu'elle viendra demander à l'analyste-femme, c'est une réappropriation de son corps ? Et de son sexe ? Sans trop de heurts. Je dis sans trop de heurts tant il est vrai que l'intrusion directe des rapports sexuels, à l'adolescence, l'ont laissée interdite. Absente d'elle-même. On ne devient pas femme en étant menstruée. Ni en faisant l'amour ou encore un enfant. Viendra-t-elle demander au féminin de l'analyste de lui assigner un sexe : « Dites-moi si je suis votre petit garçon ou votre petite fille », puis : « Dites-moi si je peux être aimée et gardée en étant petite

filles ». Et les représentations, dans les rêves et les fantasmes, du corps nu de la mère, du corps nu de l'analyste viendront réduire l'écart, l'étrangeté. Restera alors le face-à-face avec le gouffre et *la catastrophe* avant que ne s'élabore une rivalité d'un autre ordre.



La désirée ou la transmission du féminin

« *La musique, toute la musique, n'est-elle pas poursuite au-dedans de soi de la voix perdue⁷ ?* »

Si être « le petit garçon de la mère » s'inscrit, pour la petite fille, sous le regard de l'étrangère, mère et analyste, le « faites-moi femme » qui marquera cette autre histoire d'analyse révélera un nécessaire exil. Naître, n'est-ce pas déjà être jeté dans l'exil ? Et la sourde et constante douleur qui le traverse ne demande-t-elle pas à être niée, détournée, colmatée ? Venir en analyse avec une psychanalyste-femme, c'est, pour cette femme que j'appellerai Schubert, venir chercher dans la symétrie des corps et des genres une échappée à cet exil. Échappée aussi face à la trop facile séduction qu'elle dit adresser aux hommes et qui pourrait brouiller le travail analytique : mais qui peut encore croire que les femmes, entre elles, sont à l'abri de la séduction ?

Une histoire d'analyse comme il pourrait y en avoir beaucoup d'autres. Avec un lent début, une absence de prise, un quelque chose de lisse qui me tient loin. Nous reconstruisons une histoire. Nous nous écoutons. Elle déploie des personnages, des événements, des émotions. Cela peut sembler banal. Mais, pour elle, pour la première fois, s'élabore ce lent discours de soi à soi qu'elle n'a jamais osé entreprendre avant. Toute prise dans un interdit de paroles, un interdit de fous rires, un interdit de larmes. Dans une maison parfaite, tout en contrôle, sous la haute gérance de la mère.

La naissance de Schubert est constellée de deuils : la mort des grands-parents maternels et celle d'une sœur de la mère s'égrènent pendant la grossesse de la mère et précèdent de peu la naissance de la petite fille. Des

deuils contrôlés, pourrait-on dire, même si le récit note l'attachement de la mère pour sa jeune sœur morte. Ce qui donne une mère mal endeuillée⁸. Quant à la mort de la grand-mère, le mystère règne. Elle aurait été suspectée de folie, internée même, après de brusques et violentes attaques envers son mari, le grand-père. La folie inscrite donc, dans un halo de débordements émotifs, du côté des femmes. Et tenue au silence. Nous dirons que c'est cette menace dans l'équivalence femme/émotion/débordement/folie qui rend la mère si froide. Et qui précède l'entrée de la patiente en analyse. Une panique l'a surprise après une séparation amoureuse qu'elle avait elle-même décidée. Une panique qui l'effraie tant qu'elle se décide à annuler la séparation et à demander de l'aide.

Le père. Elle sera sa favorite, sa préférée. (Elle a un frère aîné et deux sœurs cadettes.) Un peu comme pour le *petit garçon manqué* évoqué plus haut, le père est ici d'une grande présence auprès de la petite fille qui s'entête pourtant à chercher désespérément le regard de sa mère. Ce regard de la mère est toujours absent, toujours détourné ; affairée, elle est ailleurs : vers le fils aîné, objet de sa fierté. Et la situation se figera encore plus quand, au début de l'adolescence, le père meurt. « Un homme au cœur fragile », dirait-elle. Dans tous les sens, puisqu'il est le seul personnage que la petite fille ait vu pleurer. Quoique jeune, mais se sentant malade et ne se soignant pas, parfois, il se confie à elle, dans les larmes.

La mort du père sera un départ pourtant sans larmes pour tous ceux qui restent. Non pas le « bon débarras » qu'une mère psychotisante aurait pu instaurer pour mieux effacer toute trace du père jusque dans l'âme de la maison. Non, ici, il s'agit de survivre, de reprendre de façon urgente la situation en main. Pas de temps à perdre en émotions diverses. Et dangereuses.

C'est la chute silencieuse. Elle a donc tout perdu. Ou du moins perdu le seul regard qui la faisait naître. Et ce, au moment de l'adolescence, alors que son corps se transforme et qu'elle ne sait pas quoi en faire. Longtemps, elle aura le fantasme d'un homme qui la regarde, la nuit, du seuil de sa chambre. Longtemps, elle aura le fantasme qu'un homme, dans la rue, la suit des yeux. Moments qui lui font peur. De trop de désir peut-être. Moments

dont la prégnante réalité n'arrive pas à céder à l'interprétation. Ce qui évoque un peu l'érotomanie : là où la femme est sûre « qu'elle a l'objet qui ne manquera jamais au regard de l'homme ou au regard du désir » ou qu'elle y cherche toujours le « signe de la reconnaissance d'être *la* désirée », selon l'expression d'Aulagnier⁹.

Chercher le signe qui la fait être *la* désirée : parlons-nous alors du regard du père qui a existé, qui l'a préférée puis l'a abandonnée ou de celui de la mère toujours inexistant ou inadéquat ? Celle-ci oublie la naissance des seins de sa fille pour ensuite lui offrir un soutien-gorge à baleines comme en portent les vieilles femmes aux seins lourds. Ou plus tard, un maillot de bain que l'on retrouverait dans les publicités vaguement pornographiques. Alors, Schubert se débrouille comme le font les petites filles très seules, en exil. Sans complice, sans amie. Sans voix ni intérieure ni extérieure pour reprendre tout cela. Glacée.

Et au bout d'un long temps d'analyse, au bout de ces nombreuses années à reconstruire des personnages et des histoires, sans que la question du féminin ne se soit explicitement formulée, elle me dira qu'elle vient de s'acheter son premier soutien-gorge. Et ses premiers bas de soie. Et ses premières boucles d'oreilles. Et son premier rouge à lèvres.

Je reste saisie. Un peu comme la mère, je n'avais pas vraiment remarqué que tout cela lui manquait. Un peu comme la mère, je m'étais satisfaite d'une histoire analysée sans trop de heurts, avec des gains intellectuels non négligeables : elle avait commencé puis fini ses études et allait se trouver du travail dans un monde d'hommes. La question de prendre place parmi ces hommes sérieux aurait à se formuler : y prendre place comme une femme, cela signifie quoi ? Comment faire entre la rivalité et la séduction ? Par ailleurs, elle était toujours aux prises avec un lent et profond malheur qui rendait difficiles ses relations avec les autres et plus précaire encore l'estime qu'elle pourrait se porter à elle-même.

Et le féminin ? Et le « devenir-femme » pour cette jeune femme maintenant au seuil de la trentaine ? Voilà qu'elle le plaçait au cœur de nos séances et me sommais d'y répondre autrement que ne l'avait fait sa mère.

Autrement qu'avec un corset à baleines ou encore avec un maillot de bain-ficelles. C'est-à-dire avec des stratégies pour rendre son sexe inutilisable, caricaturé. Il nous fallait trouver, inventer des objets à sa mesure. Des objets du monde des femmes avec lesquels elle pourrait trouver sa place dans le monde des hommes.

Toutes nos rencontres se mettent alors à prendre du relief. Que me demande-t-elle ? Elle a peur d'être, peur du plaisir ; elle cherche sans cesse le pourquoi de la sourde douleur qui l'habite : comme si elle portait toutes les douleurs ou les peines que sa mère n'osait pas s'avouer à elle-même. *Mais que me veut-elle ?* Chacune de nous deux est aux prises avec cette question du transfert. Pour que le scénario traumatique ne se répète pas. Pour que je la laisse prendre du féminin sans me sentir menacée. Sans avoir, moi, le sentiment d'y perdre. Pour que je ne l'oblige pas à me « voler quelque chose » comme si elle n'y avait pas droit. Déjà, petite, elle croyait devoir voler, mentir, tricher pour obtenir ce qu'elle croyait à elle. Et ce, devant son frère aîné ou devant sa mère. Le triomphe de la petite fille sur les genoux du père, de la presque adolescente dans le regard du père est-il si insupportable à la fille et à la mère ? Y a-t-il des risques que le féminin se mette à manquer et qu'il n'y en ait pas assez pour nous deux ? Et que répondra le miroir à cette Blanche-Neige qui ose l'affronter ?

Soudain, elle s'étonne de pouffer de rire, de parler avec les autres filles de chiffons et de n'importe quoi, d'oser être frivole, de danser dans des *parties*, de vouloir s'acheter une robe pour Noël, de se faire friser les cheveux. Elle qui semblait exsangue et pâlotte reprend sa couleur foncée. Le sang se met à battre dans ses veines. Si elle décide de sortir de son hiver pulsionnel, vers quel vibrant *Voyage d'hiver*, vers quelle *terre promise* allons-nous ?

Si je regarde de près, si je soulève ma gêne à cet égard, je vois bien la part de mimétisme qui d'abord marque l'arrivée du féminin. D'un mimétisme ici qui n'est pas prédateur. Ailleurs, il m'arrive de me vexer intérieurement quand je reconnais un vêtement à moi ou encore un bijou chez une patiente. La façon de porter un foulard. Comme quelque chose qui reste extérieur, qui n'arrive pas à s'intégrer, qui se fait trop tôt, dans le geste d'envie, dans le geste de voler, de prendre à l'autre. Tel le vol des petits

objets dérobés à la mère. Ici, avec Schubert, la marge est étroite mais le long parcours qui précède nous y a presque menées à notre insu. De l'intérieur. Comme arrive l'adolescence alors que l'on s'attarde encore à jouer à la poupée. Comme arrivent presque soudainement les menstruations, pour indiquer l'ouverture, dira-t-elle, le perméable et le pénétrable. Le fécondable.

J'ai parlé de gêne, d'un nœud au coin de l'âme : m'y voici un peu plus encore confrontée. Et son attachement pour moi ? Et cet immense sentiment qui nous réunit en séance et qu'elle garde muet, comment en parler, comment le dire, sans l'agir, sans tout briser, sans nous faire peur à nous deux ? Elle a gardé en toile de fond, jusqu'à maintenant, cette vie amoureuse un peu fade qu'elle avait au début de la cure. Elle y a ajouté, à la mesure de l'intensité gardée muette des séances, un grand sentiment amoureux pour un homme. Un étranger de passage que l'on pourrait bien définir comme beau, brillant, aimable et pour lequel elle va nourrir une passion secrète. Pour lequel elle va me prendre à témoin du feu de cette passion. À moi seule, elle en parle et ose se montrer *folle de lui*. Moi seule connais l'ampleur de cet amour qui la dévore. Devant moi, elle réécrit les *Lettres portugaises*. Devinera-t-il, lui, toute l'invention amoureuse dont le pare Schubert ? Devinerais-je, moi, combien cet homme fabuleux vient la protéger d'un « seule à seule » avec moi ?

Et que ferons-nous de la part d'homosexualité qui se mettra à découvert quand ce grand amour reviendra dans le transfert ? Ne pas la nommer, céder à la gêne, à la pudeur, ce serait répéter la froideur de la mère. La froideur et le silence obligés des émotions parce que dangereuses, parce que débordantes. C'est un moment crucial que nous vivons ensemble. Mettant en jeu, pour chacune de nous, nos réserves, nos modèles, nos choix d'objets d'amour. Par exemple, elle hésite et retarde le récit d'un rêve qui trop manifestement nous met en scène dans des gestes amoureux. Puis, elle se sauve, oubliant l'heure de la séance qui suit. Ou enfouissant sous la terre le feu du transfert qui chaque fois la prend par surprise.

Que faire, que dire de ce désir qui s'adresse toujours à la mère, à travers tous les autres masques ou substituts qui se donnent à aimer ou qui deviennent

objets de transfert ? Schubert aurait bien pu se construire tout autour du regard de son père. Et de celui de son oncle maternel qui, prenant la relève après la mort du père, lui donnera une place de choix, lui signifiera même la femme qu'elle est en train de devenir. Petite fille préférée, choyée du père, on pourrait la voir triomphant sur la mère mais pourtant elle reste profondément blessée : elle continue sa quête du regard de la mère, celui qui ne l'a pas constituée comme fille et comme ayant droit au désir. Dans le paradoxe de la demande d'identité et d'amour : elle demande aux hommes de la reconnaître comme femme, non sans angoisse du reste, pour s'y trouver trop souvent prise dans une position masculine, de rivalité masculine ; puis, elle ira trouver chez la femme de cet homme, un sexe féminin qu'elle jalouera. Mais qu'elle me demande de reconnaître comme sien, également.

Jonglant avec une rivalité que l'on pourrait dire œdipienne, les rêves mettent en scène, de façon répétitive, une mère meurtrière dont elle doit se sauver ou qui l'atteint même : meurtre de la mère ou meurtre de la fille ? Ou héritage de toutes les morts qui la précèdent et qui sont gardées encloses dans le regard de la mère ? Le seul désir qui soit prêté à la mère est justement ce désir de mort ou cette étonnante froideur qui la définit comme femme de tête et de contrôle. La mère nue, ici, celle des rêves, est coupée en morceaux, déchiquetée par des bourreaux masculins auxquels Schubert s'identifie (Batman, Robin) ; ou encore cousue, tous orifices cousus, sans voie d'entrée, sans pénétration possible : forteresse imprenable. Ce qu'elle tente, elle, d'éviter d'être. Mais la petite fille préférée du père a du mal à se retrouver dans la mêlée des hommes et des femmes. Et ce sera pour y trouver quel sexe ? Elle qui, petite fille, croyait qu'il n'y en avait qu'un seul ! Et qui se met à croire qu'il pourrait y en avoir d'autres.

Si la petite fille qui se cache derrière le *petit garçon manqué* est aux prises avec une mère étrangère qui garde son désir et son féminin pour elle-même, Schubert est aux prises avec une mère forte, froide et dure, *une mère du contrôle anal*¹⁰ qui a cru devoir remplacer le père, mais qui déjà, dans la petite enfance, devait peu s'afficher comme femme et désirante. Alors que vient-elle chercher en analyse chez une femme aux prises avec de multiples désirs ? Et chez une femme-psychanalyste, *humaine, trop humaine* ? Vient-

elle apprendre à quitter un modèle parfait, sans aspérités, pour entrer dans un univers plus limité, plus vivant, mais aussi plus défectueux ? Et comment réinscrire le père, le père du désir, celui au cœur faible, sans le poser cette fois uniquement pour échapper à la symétrie des corps ? *Ni pour lui ravir son sexe*. Comment se tourner vers le père pour lui demander des bébés dont elle n'aura pas à avorter ?

Schubert croyait s'éviter les pièges de la séduction en venant chez une femme tout en ayant si peur de la femme-mère de son enfance. Elle aura trouvé une séduction nécessaire dont la limite n'est pas toujours facile à mesurer, il est vrai.

Reste à la psyché de la réfléchir, de lui montrer que le sexe de l'analyste comme le sien propre — vulve, poils, sang et sécrétions — savent être porteurs de beauté et de désir. Même s'il faut parfois user de tromperie pour soutenir la nudité¹¹. La découverte de la castration de la mère et donc de la différence des sexes, en redonnant à la mère le rôle d'être *la désirée* du père permet à la fille de ne plus demander à la mère ni au père d'être *cette* désirée. Cela suppose un retour à la scène primitive là où, de façon souffrante, l'enfant se trouve en inéluctable exil.

Reste la nudité qu'il lui faut recevoir en cadeau de la psyché et dont elle aura à jouer et à se jouer pour se donner comme objet de désir. Avec les artifices et la séduction : un dernier rêve de Schubert nous la montre au travail dans ce monde d'hommes sévères et sérieux ; parmi eux, comme si de rien n'était, elle se met du rouge sur les ongles. Elle en rira beaucoup, me le racontant ; d'autant plus que si moi je porte souvent du rouge aux ongles, elle, non. Mais la mère de la petite enfance, celle qui sortait parfois le soir avec le père, peut-être usait-elle de ces artifices pour se rendre désirable ? Le destin œdipien de la petite fille se construit fragilement à partir de ce qu'il advient, ou est advenu des relations père-mère : comment le désir du père prend-il place dans le désir de la mère et comment le père répond-il à la demande d'amour de la mère. Scène primitive, soit ; mais aussi, « système de la mère » comme « système premier des représentations auquel s'ordonnent le désir de la fille et le désir du garçon¹². »

Pour présenter Schubert et la transmission du féminin, je parlais du statut de désirée, je parlais d'exil. Et de vouloir s'échapper de cette chute par l'éternelle quête du regard de la mère. Et par la symétrie des genres. L'exil, c'est l'éternel *mal du pays* dont Pontalis dit : « ce n'est pas la nostalgie ou la douleur du retour impossible ; c'est l'aspiration vers un lieu ne figurant sur aucune carte : l'avenir du passé, à perte de vue¹³ ».

De quelle perte s'agit-il ici ? De quelle vue faudrait-il consentir à signer la perte ? Ainsi, serions-nous, femmes, toujours dans l'exil de nous-mêmes, s'il est dit que « le propre de la féminité, c'est de ne pouvoir être reconnue que par un autre¹⁴ » ? Cet autre, est-il homme ou femme ? Et la multiplicité des sexes de l'analyste lui permet-elle de tenir ce rôle ?



Je reprendrai ici, en terminant, une question posée par Freud : « que réclame la petite fille de sa mère¹⁵ ? » pour me demander « que réclament les petites filles en analyse à leur psychanalyste féminin ? » Sans pour autant faire d'adéquation entre femme et mère, sans pour autant faire coïncider le sexe réel de l'analyste avec la fonction maternelle. Autant de questions et de réponses que les singularités l'exigent, bien évidemment. Autant de réponses que de sexes fantasmatiques aussi. Autant de mouvements de cure que de terreur ou de désarroi devant la mère de la petite enfance. Parce qu'il faut bien le reconnaître, les femmes sont parfois habitées d'une grande peur de la femme.

Non seulement nous devons admettre, avec Freud, qu'à travers le tabou de la virginité¹⁶, le tabou du sang, c'est la femme même dans sa différence, dans sa sexualité qui effraie l'homme, mais nous devons ajouter qui effraie *aussi* les femmes. Celles dont la quête d'existence se double d'une quête d'identité : la survie hors de la mère se jouant intensément dans la cure. Du moins pour celles qui viennent en analyse et qui y restent le temps nécessaire pour arriver jusqu'à cette peur. Parce qu'on pourrait éviter cet affrontement, éviter de passer par la mère nue. Et s'enfuir à toutes jambes, à toutes phrases. Ou se parer des artifices du féminin, sans pouvoir en jouer et en jouir.

Il est si difficile, pour une petite fille en train de devenir femme, de se détourner de la mère, d'en faire le deuil et de demander à une autre femme de la mener dans ce dur chemin pour ainsi s'approprier sa féminité. Pour retracer ce qui du masculin et du féminin est nécessaire pour être. Et distinguer l'être de l'avoir. Le paraître de l'être. Trajet difficile, d'autre part, pour l'analyste qui refait sans cesse ce chemin et qui s'expose à s'y perdre. Travail fascinant aussi : le *petit garçon manqué* aurait pu m'ennuyer pendant de longues séances immobilisées jusqu'à ce que nous nous animions autour de cette figure dont le destin, comme je le disais plus haut, est loin d'être fixé.

Dans ce lieu de la civilisation mycénio-minoenne, avant, bien avant que l'œdipe puisse apparaître comme un *port*, selon l'expression de Freud, nous ne sommes pourtant pas tout à fait, il me semble, dans ce que Freud nomme « la phase virile » : la quasi-absence d'attachement à l'objet-mère, ou, s'il en est, un tel enfouissement de ce sentiment derrière tous les rapprochements avec le père laissent supposer des trajectoires d'émois à suivre avec délicatesse. Nous faudra-t-il construire l'attachement à la « petite-mère » pour permettre que se re-traduisse cette figure du féminin qui n'a peut-être été jusqu'alors que « le prolongement de la masculinité originaire de la petite fille » ? Pour que s'arrête « le refoulement de son propre sexe¹⁷ » : mais refoulement devant quelle angoisse ? Nous sera-t-il possible d'échapper au passage par le *négatif* qui ferait de l'identification féminine un moment qui succède à celui de renoncer à être un *petit garçon* ?

Nous sommes dans le même voisinage de cette lointaine civilisation, pour Schubert, mais avec d'autres questionnements qui m'obligent à élaborer autour de cette nécessaire phase ou de ce moment d'homosexualité qui marque, il me semble, l'accès à la féminité. Là où le désir de posséder un phallus deviendrait la possibilité d'accès au désir de la mère. Être enfin vue par la mère. Que se prenne enfin le « tournant » qui, se manifestant, s'enroule souvent sur lui-même, entre elle et moi ; pour que la féminisation trouve accès dans l'ouverture à la passivité. Là où l'homosexualité de la petite fille aurait à se lier à cette passivité. Et au masochisme. Là où le rapport au *don* et à *l'échange* pourrait justement subir des tournants-

détournements : moins recevoir le phallus du père, telle *la* désirée, que celui de lui offrir son âme et son corps de femme. Mais le père restera-t-il celui du *cœur faible*, trop faible pour recevoir la petite fille et tous ses débordements symphoniques ?

Bien que l'on se plaise à répéter que l'anatomie soit le destin, le féminin — ce « *rien à voir* » face à *l'autre* que l'on dit « *tout avoir* »¹⁸ — est moins quelque chose de donné que quelque chose à chercher, trouver, ajuster, inventer. À l'image même du sexe féminin qui se donne et se dérobe dans ses plis et ses lèvres, dans sa cicatrice, dans ses attentes, se situe le savoir sur le féminin. Dans un discours en promesse. À venir. Comme le devenir-femme lui-même.

Mais, tout comme s'étalerait la couleur douteuse de cet avenir de fin de siècle, le devenir-femme ne se ferait pas sans risque. Ni l'intégration du féminin à l'intérieur des hommes. Ce qui se met alors à vaciller nous conduit tous à nos limites extrêmes. Dans nos retranchements secrets, dans le secret que l'on ne dit pas, mais que l'on écrit ou transcrit. Je disais plus haut, dans notre aphasie.



Notes

1. « Peut-être n'écrit-on qu'à partir de son aphasie secrète, pour la surmonter autant que pour en témoigner. » J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Paris, Seuil, La librairie du XX^e siècle, 1990, p. 105.
2. Danièle Brun, *La maternité et le féminin*, Paris, Denoël, coll. L'espace analytique, 1990, p. 230.
3. Jean Giraudoux, « Électre », Acte II, scène V, in *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1982.
4. Mais alors, pourrait-on se demander, pourquoi venir en analyse avec une femme ? Ces femmes auraient-elles l'intuition qu'il y a quelque chose *de raté* avec la mère et les femmes et que leur désir en est alors handicapé ?
5. « *Je voudrais être votre petit garçon pour que vous me gardiez avec vous...* »
6. Dans les récits de cure de femmes, cet interdit est habituellement professé par la mère. Au delà de toute réalité, de *façon typique*. Peut-on dire que ce *ne* seraient *que* les pères incestueux qui pourraient, vis-à-vis de leur fille, en être porteurs ?
7. Michel Schneider, *La tombée du jour*, Paris, Seuil, La librairie du XX^e siècle, 1989, p. 154.
8. Selon l'expression de Jean Cournut, « l'indicible de la mère mal endeuillée », in « D'un reste qui fait lien », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 28, automne 1983, p. 141; notons que la mère de Schubert est plus franchement hétérosexuelle que ne l'était celle du chapitre précédent.
9. P. Aulagnier, « Remarques sur la féminité et ses avatars » in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, p. 76.
10. Contrôle de ce qui entre et sort du corps de la fille : larmes, nourriture, fèces, émotions, souvenirs, etc. ; voir Maria Torok, « La signification de l'envie du pénis chez la femme », in N. Abraham et M. Torok, *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier, 1978.
11. Je me réfère ici à Aulagnier pour lier féminité et tromperie; *op. cit.*, p. 72 et s.
12. Selon l'expression de René Major (1978) dans un texte de présentation à Granoff et Perrier, *Le désir et le féminin*, Paris, Aubier, 1979, p. 13.
13. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 273.
14. P. Aulagnier, *op. cit.*, p. 69.
15. S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., p. 148.
16. S. Freud (1918), « Le tabou de la virginité », in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 71.
17. L'expression est de Jacques André in « La sexualité féminine : retour aux sources », *Psychanalyse à l'université*, avril 1991, Tome 16, n° 62, p. 30. J. André parle du Freud de 1932, en l'opposant à celui de 1919.
18. W. Granoff, et F. Perrier, *Le désir et le féminin*, Paris, Aubier, 1979, p. 17.